

Analyse de la philosophie de Nietzsche et de « Ainsi parlait Zarathoustra »

Par Georges-Arthur Goldschmidt



Deviens sans cesse
celui que tu es...

Friedrich Nietzsche

Sur proposition de Résistance 71

PDF de JBL1960

Mars 2020

Chant : “La ronde de Zarathoustra” dans “Le chant d’ivresse, 12”

*Ô homme ! Prends garde !
Que dit le profond minuit ?
“Je dormais, je dormais,
Je me suis éveillé d’un rêve profond :
Le monde est profond.
Et plus profond que ne le pensait le jour.
Profonde est sa douleur, —
Et la joie, — plus profonde encore que la peine du cœur.
La douleur dit : Péris !
Cependant la joie veut l’éternité,
— Elle veut une éternité profonde, profonde !”*



Analyse de la philosophie de Nietzsche et de “Ainsi parlait Zarathoustra”

Georges Arthur Goldschmidt*

Extraits de la préface de sa traduction et de ses commentaires

(*) G.A. Goldschmidt, professeur d’allemand né à Hambourg, émigré en France en 1939. Spécialiste et traducteur de Friedrich Nietzsche et du dramaturge allemand Peter Handke dont il a traduit la quasi-totalité de l’œuvre en français. Auteurs de plusieurs romans et de deux essais sur Molière et Rousseau. Sa traduction d’« Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche a été publiée chez Garnier Flammarion en 1983.

Préface

Il arrive que la pensée se fasse à ce point impérieuse, à ce point irrésistible qu'elle fait éclater toutes les formes où elle s'est jusque-là exprimée. Sa "voix", son intensité, au risque de ne pas toujours trouver l'issue, comptent seules. Elle se fait alors si puissante qu'il lui faut bousculer en une sorte de chant, d'hymne triomphal, ou bien se ramasser au contraire en formulations denses, compactes, si justes, qu'elles en sont impénétrables et lumineuses à la fois.

Nietzsche s'est tout au long de sa vie trouvé pris entre ces deux moments. *Ainsi parlait Zarathoustra*, au croisement du trop-plein et de la précision, traduit ce débordement de la pensée mais canalisé par une expression rigoureuse. Jacques Derrida décrit ce croisement *pathétique* au sein de la philosophie dans "*Cogito et histoire de la folie*".

[...] La pensée de Nietzsche n'a jamais rien d'abstrait, de calculé, de construit, on n'y trouvera jamais aucun édifice théorique, mais elle est tout entière faite de "motions", comme le disait le français du XVII^e siècle, de fulgurances subjectives dont l'expression écrite est toujours la manifestation mais non pas le contenu. Le "*système de Nietzsche*", c'est Nietzsche lui-même. Sa philosophie, c'est lui, mais aussi chacun de ses lecteurs. On ne peut pour cette raison résumer sa pensée, la réduire à telle ou telle formulation, prétendre qu'il a dit ceci ou cela car ce qui compte seul, c'est la musicalité de ce qui est écrit, la phrase ne vaut que par son parcours, par son rythme qui lui donnent aussi tout son "sens", ce qu'elle dit se déroule selon ce fil. La pensée et la phrase se moulent, se plient l'une à l'autre, indétachables.

Dans *Ecce Homo*, où Nietzsche raconte avec précision la naissance de Zarathoustra, il écrit : "*On est peut-être en droit de ranger le Zarathoustra tout entier dans la musique.*" Dans une autre partie d'*Ecce Homo* ("Pourquoi je suis si sage"), il écrit : "*Tout mon Zarathoustra est un dithyrambe à la solitude, ou si l'on m'a compris, à la pureté.*" Le dithyrambe était un chant liturgique en l'honneur de Dionysos, dieu du vin et de la vie.

[...] Toute la philosophie depuis ses origines, et la philosophie est cela par essence, se définit par la "*contradiction entre nécessité et liberté*" (Schelling), donc entre subjectivité et objectivité. C'est ce conflit que la pensée de Nietzsche voudrait abolir, mais le langage au moyen duquel elle tente de le faire est déjà lui-même infléchi et impropre puisqu'il est, en tant que langage, par le "sens" qui lui est inhérent, le véhicule de cette séparation. En somme l'homme ne parle que parce qu'il n'est plus au paradis.

[...] Retrouver, ou plutôt constituer cet état à la fois originel et postérieur (la nature est ce que nous fûmes, elle est ce que nous voulons redevenir), c'est cela que

Nietzsche a voulu dire au moyen des idées de surhumain et d'éternel retour, intimement, d'ailleurs, liées l'une à l'autre. Il voulait les réunir dans le titre *Le midi et l'éternité* qu'il avait un moment songé à donner à *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Le surhumain est plus une allégorie qu'un type : il n'est personne et personne ne sera jamais lui. Il représente l'affranchissement de toutes les contraintes : je suis de n'être rien. [...] Le surhumain n'existe pas : toujours futur, c'est celui qui "*va par-delà, celui qui s'en va de l'homme tel qu'il fut mais qui s'en va où ?*" car, et tout le problème de la pensée est peut-être là : il faut aussi penser Nietzsche à travers ceux qui se sont le plus lourdement trompés.

[...] Il n'y a pas de pire erreur que de vouloir s'abriter derrière Nietzsche, jamais sa pensée, et c'est ce qui fait qu'elle est pensée, ne pourra "servir", jamais elle ne donnera raison à qui s'autorise d'elle et il n'est pas de pire contresens que d'avoir voulu rapprocher Nietzsche de l'immondice raciste. Il n'est peut-être aucune pensée européenne de l'époque, et nul ne le comprit mieux qu'Albert Camus, aussi loin justement, aussi irréconciliable à l'infamie nazie que celle de Nietzsche. Ne fut-il pas en effet, le plus moral des moralistes ?

L'éternel retour, le "mythe" fondamental de la pensée de Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* est lié dans sa formulation même à un terme très particulier et très courant de la langue allemande, le mot *die Ahnung* : le pressentiment, souvenir, la reconnaissance anticipée de ce qui n'est pas encore : comme si tout, en effet, avait déjà eu lieu. L'éternel retour, c'est le "encore une fois" sans cesse recommencé, le toujours neuf du très ancien. [...] L'éternel retour est une sorte d'intuition impossible à figurer verbalement et qui prélude peut-être un bouleversement total de la notion de temps telle que Bergson l'inaugure quatre ans seulement après la parution de *Zarathoustra*.

Le rapprochement ici entre Bergson et Nietzsche encore qu'il puisse à première vue paraître inattendu, s'impose pourtant d'autant plus que le flux de la langue est semblable ; l'un et l'autre se sont efforcés de retrouver dans leur pensée jusqu'au timbre de l'allemand ou du français. La rigueur, la précision et la simplicité du vocabulaire sont très comparables. Chez l'un et l'autre philosophes la pensée se déploie comme un récit.

[...] Il est impossible de parler de Nietzsche sans être ramené, à tout instant, à la question de la langue, dans sa netteté et sa voix. [...] Nietzsche est pénétré de cet allemand riche, souple et rugueux, au point de faire entièrement siens à la fois le vocabulaire et le "tempo" du texte [bible] de Luther.

[...] Bergson et Nietzsche, tous deux "incontournables", tous deux victimes de consternantes conspirations inverses, le premier accusé de n'avoir rien dit par ceux-là mêmes qui accusent Nietzsche d'en avoir trop dit, mais qui n'ont lu ni l'un

ni l'autre. Nietzsche voué, — est-ce là l'essence même de sa pensée ? — aux malentendus, du fait de son temps, du fait des autres, est un philosophe qui n'apporte nul réconfort, ce qu'il dit n'est jamais rassurant. Toute certitude est, comme telle, toujours remise en cause. Sa pensée refuse toujours tout accommodement. Nietzsche garde les yeux ouverts et ne "refoule rien", en cela il est le grand prédécesseur de Freud, lequel est inexplicable, incompréhensible sans une lecture attentive de Nietzsche. Tout ce qu'a écrit Nietzsche est présent chez Freud (jusque dans le vocabulaire).

Enfin il ne faut pas oublier que personne ne condamna l'Allemagne et ses prétentions politiques autant que Nietzsche. Il fut à son époque, l'un de ceux qui combattirent avec le plus de véhémence et d'acharnement l'antisémitisme qu'il voyait monter autour de lui. Ce n'est pas pour rien qu'Erich Heller a écrit de lui : "*Nietzsche ne prit jamais non plus l'Allemagne pour le pays de la pensée. Ce n'est pas pour rien qu'il a écrit : "Je lis Zarathoustra, mais comment ai-je bien pu jeter de la sorte mes perles aux Allemands ?"*



Commentaires sur "Ainsi parlait Zarathoustra"

Il est peu d'œuvres philosophiques — car c'est bien de philosophie qu'il s'agit — aussi populaire qu'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Mais il en est peu aussi qui aient donné lieu à autant d'interprétations fondamentalement divergentes. C'est peut-être même le sens même de ce livre de susciter tant d'adhésions ferventes que de répulsions véhémentes et pourtant de rester toujours neuf, toujours à réinterpréter, quitte à faire apparaître toutes les interprétations comme autant de contresens. *Ainsi parlait Zarathoustra* remet l'homme en question et en cause comme peu d'œuvres auparavant. Totalement en rupture avec la pensée de son temps, tout en étant sa manifestation exemplaire, ce livre ne pouvait que s'exprimer sous la forme incantatoire et poétique qui est la sienne, forme qui elle-même n'est qu'un moyen.

L'un des thèmes qui dominant l'œuvre est celui de *l'éternel retour* figuré par une succession de départs et de retours, de déceptions et de régénérations. On a souvent vu dans ce thème l'un des centres de la pensée de Nietzsche, c'est qu'en effet il est annulation et abolition de l'histoire et des précédents sous lesquels la pensée a coutume de se ranger. C'est autour de ce thème de l'éternel retour que la pensée de Nietzsche dans *Zarathoustra*, "se met en place". L'éternel retour permet à la pensée de se constituer comme telle, si elle le veut, dans sa totale nouveauté, de se "déployer" selon des voies qui lui sont entièrement propres. Le sens profond du *Zarathoustra* de Nietzsche est peut-être de tenter de découvrir précisément non seulement des voies nouvelles mais des voies de la pensée indépendantes de tout

système de référence et d'adhésion, de toute soumission à tel ou tel impératif, de toute appartenance à tel ou tel ensemble, de toute inclusion dans une évolution historique. C'est la raison de l'insurrection nietzschéenne contre l'histoire et la pensée historique tout entière. À une pensée mue, Nietzsche fait succéder une pensée motrice, créant son déroulement en elle-même. Au mythe du "progrès" il oppose pour cette raison celui de l'éternel retour.

Le lyrisme de *Zarathoustra* est la marque de la violence de cette insurrection contre tout cet édifice momifié et gelé de la pensée occidentale de son temps.

[...] La grande signification du *Zarathoustra* c'est d'être justement parvenu jusqu'à un stade où aucune idéologie, aucun système, ni aucune civilisation ne peuvent plus se refermer sur le livre et le "récupérer". À tous égards et toujours le *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche sera danger et ce n'est pas tant ce que dit ce livre qui importe, que cette "insécurité" née de lui. La provocation qu'il contient n'est pas là pour déblayer le terrain et préparer une philosophie nouvelle qui vieillirait à son tour, mais pour se conserver en tant que telle dans sa pérennité, interdisant à la pensée tout repos. [...] D'où l'importance attachée par Nietzsche à la "volonté" (et non pas le "vouloir" comme on le voit parfois traduit...) : tel est le leitmotiv de *Zarathoustra* : rejeter tout ce qui n'est pas voulu, conquis comme tel, tout ce qui est subi. C'est le sens du fameux "*deviens celui que tu es.*" Contre tout ce qui est abdication de soi-même, Nietzsche proclame la valeur du "je" mais tel qu'il doit se constituer lui-même et c'est là qu'il faut en venir au thème central du *Zarathoustra* sinon de l'œuvre entière de Nietzsche : le surhumain. — d'où chez Nietzsche, l'insurrection de la pensée contre l'histoire — est celui qui ne justifie pas son actualité au moyen du passé, celui qui ne fait pas du passé un pont menant à lui-même, mais qui devra tout à lui-même et à sa volonté.

[...] Le *surhumain* n'est pas une fatalité future, une sorte de finalité, de but vers lequel certains hommes élus seraient appelés : mais il est actuellement effort futur, surpassement continu par lequel l'homme doit se surmonter sans cesse et radicalement récuser — dans le même acte — le carcan des lois, des obligations, des devoirs que dès le berceau on lui a imposés comme s'ils faisaient partie de lui-même.

[...] Tout le livre de Nietzsche n'est que la tentative quasi surhumaine de retrouver, à travers tous les sédiments, la vie et la puissance (qui n'est pas la domination), se voulant elles-mêmes en tant que telles ; en cela l'entreprise nietzschéenne s'inscrit à côté de celle de Marx (il faut relire à cet égard les textes manuscrits de 1844) et de Freud dans la même volonté de destruction totale et de transmutation des valeurs.

[...] Le mysticisme athée de Nietzsche n'est pas abandon, effusion mais exaltation et création, il est dimension de désir et non abandon à quelque chose.

Et voici retrouvée l'essentielle leçon de *Zarathoustra* : “*Vouloir libère*”. C'est justement à travers l'abolition du temps et du “flux” du temps par la pensée de l'éternel retour que peut se constituer la liberté où vouloir libère. Le mot célèbre “*Dieu est mort*” n'a pas d'autre sens que celui de cette libération dont le livre de Nietzsche est la première et ultime figuration. La volonté est création, c'est ce que ne cesse de redire Nietzsche et c'est le renversement de l'idée de temps, son retournement, qui transmutant l'idée de but en origine délibérée, en volonté est justement le surhumain et le retour éternel tout à la fois. Parler de divinisation de l'homme serait malgré ce que l'association de termes a de tentant, un contresens ; l'homme recèle la volonté d'être origine du surhumain, d'être le créateur non d'une lignée mais d'un éternel retour de cette même volonté ; c'est là ce que *Zarathoustra* appelle ses enfants.

On ne trouvera pas dans *Zarathoustra* de doctrine ou de théorie et c'est là une autre originalité essentielle de la pensée de Nietzsche, toujours nouvelle, toujours reprise, sans cesse recommencée, elle est elle-même devenir. [...] Or, cette pensée est par là en contradiction avec tout ce qui est fixé, établi, définitif ou acquis. C'est pourquoi chez Nietzsche l'éternité (“je t'aime ô éternité!”) est incompatible avec ce qui est prétendument immuable. Éternité et devenir sont inconciliables avec ce qui se donne pour établi et fixé, c'est à dire avec ce que Nietzsche appelle la “grande fatigue”.

La manifestation capitale de cette grande fatigue, c'est l'État, l'État moderne créateur des multitudes et des mobilisations : “*Oui, il a été inventé là une mort pour les multitudes, une mort qui se vante d'être la vie : en vérité un fier service rendu à tous les prédicateurs de mort. J'appelle État le lieu où sont tous ceux qui boivent du poison, qu'ils soient bons ou méchants... État le lieu où le lent suicide de tous s'appelle — la vie.*” (*De la nouvelle idole*). Cette lutte contre l'État est d'ailleurs l'un des thèmes que l'œuvre entière de Nietzsche ne cesse de reprendre. ***D'où aussi l'opposition irréductible et constante à Hegel, contre qui répétons-le, se dresse toute la pensée de Nietzsche.***

Mais ce n'est pas l'État seul qui incarne la domination de ce qui est statique et figé : l'Eglise, elle aussi n'est pour Nietzsche qu'une autre forme plus dissimulée de l'État ; leur réciproque complicité a créé la vertu, c'est à dire “le bien et le mal”, les vieilles tables immuables. Être vertueux c'est se soumettre à ces valeurs, c'est progresser vers elles, selon une morale codifiée et établie. Dans leur dynamisme et leur renouveau perpétuel, le surhumain et l'éternité (l'éternel retour) ne pourront être que par-delà le bien et le mal... [...] La vertu paralyse tout désir, toute création, toute joie, elle est voie du milieu, médiocrité, elle est comme le dit Nietzsche le frein, elle est police, elle est l'État. Incarnée par les prêtres, elle est sanguinaire et justicière et Nietzsche écrit ces phrases capitales qui, si on les avait lues auraient évité bien des sottises à propos de son œuvre : “*Ils ont jalonné de signes sanglants le chemin qu'ils suivaient et leur folie leur enseignait que l'on prouve la vérité avec du sang. Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ;*

le sang empoisonne même la doctrine la plus pure du venin de la folie et de la haine des cœurs.” (Des prêtres)

De même Nietzsche dénonce la cruauté vêtue des oripeaux de la justice : “*C’est lors des tragédies, des combats de taureaux et des crucifixions que l’homme s’est jusqu’ici senti le mieux sur la terre ; lorsqu’il s’inventa l’enfer, ce fut son paradis sur terre.*” (*Le convalescent*) Toutes les valeurs humaines sont de ce fait corrompues. C’est pourquoi tout est à réinventer, à redéfinir.

[...] sa vie et toute la démarche de Nietzsche consiste à débarrasser l’esprit de l’homme de tout ce qui entrave son libre déploiement tel qu’il le veut.

Dès lors s’explique la revendication essentielle de l’œuvre de Nietzsche et dans *Zarathoustra* en particulier, celle du droit à la différence. *Zarathoustra* est l’incarnation de cette différence libératrice, il dit pour cette raison : “*Je suis Zarathoustra, l’impie, le sans-dieu*”. Bien plus qu’une figure de chef comme on l’a parfois dit, *Zarathoustra* est l’incarnation du rebelle, celui qui veut être véridique : “*... délivré du bonheur des valets, débarrassé des dieux et des adorations, celui qui est sans terreurs et terrible, grand et solitaire.*” (Des sages illustres)

C’est peut-être l’aspect le plus “actuel” du livre de Nietzsche : cet effort pour retrouver en l’homme l’accès à lui-même, non pas quelque chose qui le dépasse mais par quoi il se dépasse et par là éternellement se retrouve.

[...]

Dans *Ecce Homo*, Nietzsche raconte la naissance d’*Ainsi parlait Zarathoustra* ; il en a eu dit-il à Surlej en 1881 et surtout à Rapallo en 1883, la vision soudaine et éclatante, vision dont l’intensité et la netteté ne sont pas sans rappeler, on l’a souvent noté, celle que rapporte le *Mémorial* de Pascal. Or Nietzsche, dans *Ecce Homo*, insiste, on verra que ce n’est pas par hasard, sur la fulgurance de sa vision et sur la rapidité extraordinaire de la composition de son *Zarathoustra* : “*On entend, on ne cherche pas, écrit-il, on prend, on ne demande pas qui est celui qui donne ; comme un éclair une pensée jaillit, nécessaire, sans hésitation dans sa forme — je n’ai jamais eu un choix à faire.*” L’œuvre lui est venue toute entière en quelques jours dans un état d’exaltation indescriptible.

La première partie de *Zarathoustra* a été écrite à Rapallo en dix jours, du 1^{er} au 10 février 1883, elle paraîtra en juin de la même année à Leipzig chez l’éditeur Schmeitzner. Cinq mois plus tard, ce sera également en une dizaine de jours du 26 juin au 6 juillet 1883, à Sils-Maria, la rédaction de la seconde partie qui paraît en septembre de la même année chez le même éditeur. La troisième partie écrite du 8 au 20 janvier 1884 à Nice, paraît en mars de cette année-là. La quatrième partie toujours à Nice en janvier-février 1885. Cette dernière partie ne paraîtra plus chez Schmeitzer découragé par l’insuccès quasi total des trois premières parties. Elle

paraîtra à compte d'auteur chez l'éditeur Naumann en quarante exemplaires. Destin symptomatique de cette œuvre haletante née par à-coups et totalement méconnue aux premiers jours pour atteindre en très peu d'années une célébrité prodigieuse, elle aussi symptomatique par les ferveurs et les énormes malentendus qu'elle provoque.

[...] Ce n'est pas par référence à la littérature allemande qu'il convient ici, de situer le *Zarathoustra* de Nietzsche, mais par rapport à l'œuvre entière de son auteur. *Zarathoustra* n'est en effet que l'éclatement sous une autre forme, d'une pensée d'une foudroyante clarté.

À proprement parler, la langue strictement philosophique, celle de Kant, de Fichte ou de Hegel, est absente de toute l'œuvre de Nietzsche où alternent les fulgurances de la pensée et les véhémences du pamphlet. Dans *Zarathoustra*, le lyrisme n'est pas seulement forme mais aussi contenu. L'écriture est ici autre parce que la pensée est autre. Il n'y a pas à partir de Nietzsche de neutralité, d'objectivité possibles du langage qui se révèle au contraire "complice". La destruction du système de soumission tout entier exige — on retrouve ici la pensée abîmée — aussi un nouvel emploi des mots car, dit Nietzsche : "La canaille [c'est à dire les vertueux] a aussi empoisonné les mots."

[...] L'allemand de Nietzsche, proche à la fois de celui de Goethe et de celui de Heine, est aussi lumineux que sa pensée, l'un n'est que la clarté de l'autre.

[...] De toutes les œuvres de Nietzsche, *Zarathoustra* est celle qui est la plus lue, celle dont l'influence est la plus grande. [...] Ce que montrent en effet le livre lui-même et son extraordinaire diffusion c'est l'ampleur même de la crise de la pensée européenne et occidentale dont *Zarathoustra* est le révélateur. Le nombre et l'étendue des contresens ou des divergences sur le livre de Nietzsche montrent bien à quel point son importance est fondamentale. Il est peu d'œuvres aussi peu nationales, aussi peu liées à une "terre" et dont le cosmopolitisme ait été aussi explicite.

Il est parfaitement compréhensible que Nietzsche ait été l'objet de toutes les falsifications : elles sont la preuve que la nature même de sa pensée est de constituer une menace, un redoutable danger pour toute pensée servile et serve, renonçant à elle-même et à sa liberté fondamentale selon les nécessités de tel ou tel impératif idéologique. Il est dès lors évident que les totalitarismes se soient professionnellement acharnés à défigurer la pensée de Nietzsche. Aussi est-il évident que les nazis se soient emparés de Nietzsche et tout particulièrement du *Zarathoustra*. Goethe, Hölderlin et bien d'autres seront d'ailleurs annexés avec le même cynisme et la même absence de scrupules.

[...] Il est difficile de pleinement comprendre Nietzsche sans avoir lu l'essai d'Albert Camus qui à la fois cerne exactement la dimension même de Nietzsche et

dissipe les innombrables malentendus que sa philosophie a fait naître. [...] Camus a analysé la signification réelle du nihilisme de Nietzsche en montrant la grandeur à la fois désespérée et joyeuse.

[...] La philosophie de Nietzsche est très exactement l'inverse d'une doctrine. Il n'est pas possible de la fixer ou de la définir. Elle est à elle-même, à tout instant, son propre avenir. C'est cela le sens de la volonté vers (zur) la puissance, comme le dit l'expression allemande, tout autre chose, encore une fois, que la volonté de domination. La volonté de puissance est expression de la liberté, elle s'affranchit des scrupules et des censures et à cet égard, il est bien certain qu'elle s'inscrit assez bien dans l'optique du vieux préalable germanique de la liberté sur l'égalité. Par là même, la pensée de Nietzsche n'est pas une pensée démocratique, ni même une pensée socialiste, c'est évident, mais elle prépare à la pensée de l'homme des voies si délibérément nouvelles, si délibérément autres, que toutes les idéologies contemporaines ne pourront apparaître que comme des vieilleries figées, comme les ultimes prolongement de cette "mort de Dieu" qu'incarnait déjà le christianisme finissant.

[...] À maintes reprises d'ailleurs Nietzsche reviendra sur son *Zarathoustra* tant dans *Par-delà le bien et le mal* que dans les tous derniers textes comme dans les *Aperçus du Crépuscule des idoles* où il écrit : "*J'ai donné à l'humanité le livre le plus profond qu'elle possède, mon Zarathoustra*". Dans *Ecce Homo*, il dit qu'il est lui-même *Zarathoustra* et cette identification est d'autant plus importante qu'elle fait de toute la philosophie de Nietzsche une philosophie de chair et de sang. Elle est à la fois dans sa formulation même corps et âme. On ne peut jamais situer la pensée de Nietzsche dans une dimension sans aussitôt la falsifier par l'omission de toutes les autres allant du pamphlet à la forme poétique ou retournant au pamphlet, l'œuvre de Nietzsche le concerne, lui, Nietzsche, tout autant que son œuvre romanesque concerne Flaubert. Il n'est pas de phrases anonymes chez Nietzsche. Tout pour Nietzsche était à tout instant et l'un et l'autre, et le thème et l'auteur, et la poésie et la méditation philosophique.

[...] Avec Nietzsche, la philosophie perd son indifférence implacable, ce fonctionnement quasi mécanique qui fut souvent le sien en Europe depuis Leibnitz. Avec Nietzsche, la philosophie a retrouvé sa nature scandaleuse, son *Zarathoustra* est le philosophe par opposition à tous ceux que par exemple dans *Par-delà le bien et le mal*, appelle seulement les grands critiques et à qui il refuse le nom de "philosophes". S'il dit de Kant : "*Le grand Chinois de Königsberg lui-même n'était qu'un critique*", c'est parce que chez Kant aussi, la philosophie a cessé d'être philosophie pour se muer en une pure démarche objective et critique.

[...] Schopenhauer a posé les premiers jalons d'une philosophie que Nietzsche s'est chargé de continuer, pensée d'affranchissement mais qui chez Schopenhauer s'est arrêtée à mi-chemin en posant la question quant au sens de l'existence : la volonté

de puissance n'en sera pour ainsi dire que la suite mais la suite par-delà toute réponse.

[...] L'œuvre de Nietzsche ne cesse jamais d'être polémique. Autour de lui l'Europe — à laquelle il ne cesse de revenir — s'identifie tout entière à "son idéal d'aujourd'hui", sur elle tombe la chape du "césarisme démocratique" et de l'affadissement, de l'aplatissement de toutes les valeurs moralisées en vue d'une plus efficace servitude. Tout est rogné, réduit, rendu facile et accessible, défiguré et éteint pas là-même : prophétiquement, en fait, Nietzsche avait vu poindre à l'horizon de l'Europe les fascismes et les nationalismes contemporains.

[...] En donnant à *Ainsi parlait Zarathoustra* le sous-titre "*un livre pour tous et pour personne*", Nietzsche d'avance récusait ceux qui se réclamaient de lui. [...] Nietzsche ne mène personne nulle part, c'est ce qu'on a nommé son nihilisme. Nihilisme dont Camus dit si justement que ce n'est pas Nietzsche qui l'a inventé mais qu'il l'a trouvé dans son époque car depuis longtemps déjà "Dieu était mort".

[...] Spinoza disait déjà (*Éthique*, I, XI) : "*Ne pouvoir exister est impuissance et au contraire pouvoir exister c'est puissance.*" C'est le "soi" de Zarathoustra. C'est pourquoi tout ce qui s'oppose à cette puissance est finalement immoral, "*tous les moyens par lesquels l'humanité jusqu'ici devait être rendue morale étaient fondamentalement immoraux*", écrit Nietzsche à la fin d'un aphorisme du *Crépuscule des idoles*. Son hostilité au christianisme n'a pas d'autre raison d'être. La pensée de Nietzsche est d'ailleurs radicalement étrangère plus qu'opposée à la pensée chrétienne (par là encore, il rejoint Goethe).

[...] Nietzsche disait : "*ce qui est fait par amour se fait toujours par-delà le bien et le mal*" et "*le mépris est amour*". Il disait aussi : "*L'égarement du bon sens (la folie) est chez les individus isolés quelque chose de rare — mais chez les groupes, les partis, les peuples, les époques, c'est la règle.*" (Par-delà le bien et le mal, 156). Ce qu'a écrit Nietzsche n'a pas fini de cheminer dans la pensée des hommes et n'a pas fini de susciter en eux une liberté "*qui vient sur des pattes de colombe*" mais n'en est que plus indomptable.

[...] En 1886, Nietzsche avait commencé à travailler à *la Volonté de puissance*. 1888 voit naître un grand nombre de fragments. Le livre n'existe qu'à l'état d'ébauche dont on attend une édition enfin complète et exacte.

En 1889, c'est la crise de démence de Turin à partir de laquelle Nietzsche sombre dans l'inconscience totale et meurt à Weimar le 25 août 1900. Sur la folie de Nietzsche on a dit beaucoup trop de choses fantaisistes. En réalité, Nietzsche, dans une maison de passe, a tout simplement contracté la syphilis et comme Maupassant, Heine et Baudelaire est mort de paralysie générale. [...]

Georges-Arthur Goldschmidt



“Dans mon œuvre, mon Zarathoustra tient une place à part. Avec lui, j’ai fait à l’humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l’accent de sa voix qui domine des milliers d’années, n’est pas seulement le livre le plus haut qu’il y ait, le véritable livre des hauteurs — l’ensemble des faits qui constitue “l’homme” se trouve au-dessous de lui, à une distance énorme —, il est aussi le livre le plus profond, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable où nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d’or et de bonté. Ici, ce n’est pas un prophète qui parle, un de ces horribles êtres hybrides composés de maladie et de volonté de puissance, que l’on appelle fondateurs de religions. Il faut avant tout entendre, sans se tromper, l’accent qui sort de cette bouche — un accent alcyonien — pour ne pas méconnaître pitoyablement le sens de sa sagesse.”

— Friedrich Nietzsche, préface d’*Ecce Homo*, 1888 —

